

Ce sont des âmes
d'autrefois, reve-
nues sur la terre pour
continuer les rêves des
hommes qui les précédè-
rent et deviner ceux des
hommes qui les suivront.

Elizabeth de Bavière



LIMINAIRE

LE GROUPISE



Louis Forestier (1) a retrouvé dans les papiers de Charles Cros un document prouvant que dès 1868 les trois Cros étaient en relation avec Mérat, Valade et Gustave Pradelle :

"Reprise du groupisme

Mardi 22 septembre 1868

lère séance

Mme Angéline, présidente

MM. Mérat, Valade

M. Nel(?) Schlesinger, Grégoire(?)

Antoine, Henry et Charles Cros,

G. Pradelle".

Seul, ce bout de papier atteste de l'existence du "groupisme" qui n'eut sans doute pas d'autres séances que la première. Mais nous retenons son titre, groupisme caractérise bien la nature des relations entre artistes fin de siècle. Il se substitue aux salons et cénacles qui les absorbaient jusque là.

(1) Charles Cros, l'homme et l'oeuvre, Minard 1969.

La foule artiste se scinde en petits paquets, de plus en plus restreints au cours des ans et de plus en plus nombreux, jusqu'à ne plus comporter chacun qu'un corps et qu'une tête. Lorsque nous arrivons à l'aube du XXe siècle, il y a autant d'"ismes" que de poètes.

Pour ne pas se perdre dans l'imbroglie, négligeant la troupe, le critique suit quelques fils d'Ariane. Or, c'est la troupe poétique qui caractérise la structure sociale. C'est un petit monde fermé se suffisant à lui seul; producteurs et consommateurs, lisant à perdre haleine et rimant à qui mieux mieux. Au mètre la production poétique de 1870 à 1914 bat tous les records.

L'esprit a bien changé au cours du siècle. Les "petits romantiques" n'arrivent pas à la cheville de leurs aînés en gloire. Le genre veut cela. Le romantique ne peut évoluer à l'aise que dans l'air rare des cimes, le génie est requis pour y simplement survivre.

Comptez sur les doigts de la main : Lamartine, Hugo, Musset, Gautier, Desbordes-Valmore, Nerval, vous vous arrêterez court; loin derrière s'essouffle le peloton, duquel vous pouvez encore extraire une douzaine de musagètes enflammés et c'est tout.

Le Parnasse vient changer la distribution des rôles. Insistant sur la qualité professionnelle, sur l'art formel, on voit poindre une génération d'artisans où l'élévation de pensée, seule, en distingue quelques-uns. Si nous voulons maintenant mentionner les "bons poètes", tous ceux qui peuvent par accident fournir une ou deux pièces d'anthologies remarquables, cent noms ne suffisent. Ces besogneux eurent quelque jour, à l'heure propice, sous le coup d'une douleur profonde, d'une joie rare, le coup de pouce qui fait pencher la balance du côté de l'art inspiré, passer du prosaïsme cadencé à la brûlante chaleur poétique.

De tous ces poètes qui produisent à l'aune,

nous défions le critique doué d'une âme tant soit peu sensible, de s'en retourner bredouille, ce sera bien le diable s'il n'a picoré de ci de là un vers heureux, un bonheur de plume, une paire de rimés richissimes et imprévues, un quatrain digne des grands, un distique inoui, un sonnet irréprochable, un tour original.

Nous en sommes réduits à juger un parnassien en données mathématiques sur sa densité de vers réussis, sur la fréquence et le nombre.

De l'aristocratie romantique où quelques seigneurs dominaient du haut de leurs burgs leurs vassaux soumis, nous passons à une démocratie forcément plus médiocre, abaissée à un égalitarisme plus universel, où bien sûr des valeurs émergent malgré tout mais plus par un consentement tacite que par une incontestable supériorité innée.

C'est d'ailleurs vers la queue de siècle qu'on eut recours à l'élection, - oh! bien symbolique - du prince des poètes.

Du temps des Lamartine, Hugo, Vigny, on arrivait au faite des honneurs par droit de conquête.



Situé à date, c'est autour de 1883 que meurt "l'Hirsute" et que naît "Nous autres".

Un siècle s'est écoulé. Nous savons ce qu'il en coûte à une association aujourd'hui pour payer son droit à l'existence. Deux ou trois fanatiques d'Art et de Poésie créent une association, déposent leurs noms et des statuts sur les registres préfectoraux et puis partent en quête des bonnes volontés, ce qui peut être long et toujours épuisant.

Il n'y avait qu'à moissonner parmi ce champ de poètes drus comme au soleil de juillet, aujourd'hui péniblement doit-on se livrer à de laborieuses glanes et c'est avec un cri de triom-

phe que l'on ajoute à la gerbe un bel épi.

Hier, dans cet hier que nous évoquons, l'essaim des poètes, des artistes en herbe, tourbillonne, cherche à se poser, cherche un roi. Ils forment une société de fait, sans loi, sans statut, sans siège social, sans leader patenté. Il leur a suffi d'ouvrir la porte d'une cave de bistro pour que la foule vint chanter, déclamer, boire à la gloire, au talent et... à la guigne.

Cette foule bigarrée n'a presque pas d'histoire comme les peuples heureux, et c'est cette histoire que nous essayons, au cours de la revue, d'écrire. Beaucoup de lieux de rencontre ont été remplacés par des maisons à "grand standing". Peu de traces de leurs existences gisent dans la poussière des registres. Parcourez les correspondances, interrogez les dédicaces, questionnez les vieillards attendris sur leurs souvenirs lointains pour retrouver les pistes effacées.



Nous trouvons nos "Zutistes" à une heure particulière de l'histoire du Quartier latin.

Les poètes, fantaisistes, humoristes et chroniqueurs sont dépossédés soudain de leur bête noire. Badinguet n'est plus. Et, c'était si commode pour l'inspiration et pour débonder son fût de fiel; un bouc émissaire cause de ses malheurs, de ses déboires et de ses échecs littéraires. N'est-il pas souhaitable pour l'expression du talent pamphlétaire d'avoir sous la main un bon tyran - pas trop cruel soit dit en passant - une bonne bille pour la caricature, avec une bonne tête en poire ou une bonne moustache à attraper les anneaux, de quoi ressentir en prime le salutaire frisson durisque d'aller quelque jour se recueillir à Sainte-Pélagie ?

Soudain la fronde devient sans objet. La "tyrannie" s'effondre. "La République était belle

sous l'Empire", rêvée sous les traits bonasses d'une brave matrone allaitant d'un sein généreux ses enfants poètes assoiffés d'Art et de Liberté.

Et voilà que la marâtre se fait la bouille d'un Thiers et vient habiter Versailles en bonne bourgeoise qu'elle est.

L'intelligentsia du coeur latin applaudit mais d'assez loin aux extravagances politiques des Wermesch et des Vermorel, tout en se sentant solidaire de leur révolte, associant les érecteurs de barricades aux francs-tireurs poétiques eux aussi exposés aux avant-postes de la création blaireau en main à l'attaque des vieilles barbes. C'est là, au Quartier latin que l'on peut dire avec la meilleure conviction : Zut.

Le Zutisme ne pouvait paraître ailleurs.

L'ombre de la Commune planait encore sur Paris. Les ruines de la Préfecture s'élevaient en cri d'indignation au-delà du Pont Saint-Michel et sur la rive droite le grand squelette de l'Hôtel de Ville ouvrait des orbites vides.

La défaite régnait. Les Bonaparte en fuite, le petit Thiers dirigeait une République appelant de ses vœux Henri V hésitant.

Pour raconter le mouvement littéraire, il faudrait commencer par un cours d'histoire, car, la guerre de 1870, le siège de Paris et la Commune, la période difficilement surmontée agréementée des combats purement esthétiques font des artistes qui vécurent ces temps, des revanchards : revanchards patriotes, revanchards sociaux, revanchards de la Commune Tous avaient quelqu'un ou quelque chose à venger.

On rêvait de construire le Grand Art et l'on avait le désir de tout briser. Le Grand Art poétique naît de ces deux tentations apparemment contraires : vouloir tout créer, atteindre le sublime et vouloir tout casser.

Rimbaud représentera alors le mieux les ten-

dances du nouvel Art alliant l'anarchie à un goût d'esthétique pure. On est en même temps ravi et choqué par l'attitude du fougueux adolescent, son cri de guerre fait frémir secrètement l'humaniste et enchante l'homme révolté que l'on veut paraître. On va jusqu'au pastiche, jusqu'à la grivoiserie très poussée, là se borne l'irrévérence. Le collégien donne à tous des leçons d'outrance, des leçons d'absolu.

Les poètes ouvrirent la marche, suivis de près par les peintres avec leur salon des "refusés" en 1873. Les exclus du Parnasse ouvriront en quelque sorte un salon des indépendants, un syndicat de refusés. On a entendu dire que ce n'était pas à la gloire des parnassiens d'avoir marginalisé : Cros, Verlaine, Mallarmé (2). Erreur de jugement, dit-on. Peut-être moins qu'il n'y paraît. Les "exclus" n'étaient plus (le furent-ils jamais ?) parnassiens. Autre chose couvait. Un indéterminé, un inconscient désir, une manière autre.

L'Album zutique est une lettre de rupture.

Les "exclus" conçoivent que l'Art pour l'Art est un cercle sans fin. L'Art est pour quelque chose, et quoi ? On n'en est pas encore aux redondantes "proclamations", on se cherche et se sont Mallarmé et le gamin Rimbaud qui trouveront.

La période évoquée marque le moment où l'on regroupe les forces, on forme une élite, on l'entraîne sans savoir quel ennemi va se présenter au bout du canon.

Dans ce temps des ruptures, on méprise hautement les soi-disant artistes qui gagnent les faveurs des princes et sans honte en revêtent les livrées. La démocratie revenue, le Prince, le nouveau Prince souverain, c'est la foule au goût médiocre, la foule "génicide" par nature,

(2) Voir A Rebours n° 9, Les Muses du Parnasse contemporain, chap. "Le Jury du Parnasse".

les "auteurs populaires" qui se prostituèrent jusqu'à vouloir lui plaire auront droit à la même réprobation outragée.



La revue n'a de raison d'être qu'en abordant des sujets inédits. Nous n'avons pas l'outré-cuidance d'apporter des nouveautés au sujet de Verlaine, de Rimbaud, de Charles Cros, étudiés avec plus ou moins de bonheur, par des générations d'historiens et de professeurs.

Notre intention était de ne citer que pour mémoire le nom, jamais trop fêté, d'Arthur Rimbaud; sa personnalité s'est imposée à nous, il fut l'âme - souvent damnée - de la mutinerie.

Nous avons cru faire oeuvre utile en traçant mieux les contours des visages d'Ernest Cabaner et de Gustave Pradelle. Ils étaient souvent cités avec beaucoup d'inexactitudes, on ne savait rien de leur état civil. C'est fait.

Nous aurions voulu nous arrêter plus longuement sur les personnages trop mal éclairés : Philippe Burty, Pierre Elzéar, Camille Pelletan, Léon Valade, Albert Mérat et sa fin tragique, et quelques autres...

Nous vous promettons de le faire.

